

FAIRE LE BILAN de sa vie, n'est-ce pas un peu prétentieux? Impossible de connaître l'impact que nous avons produit sur les autres, en bien et en mal. Dieu seul peut démêler l'écheveau des intentions et des conditionnements. À vous de voir!

Dès ma naissance, je suis projetée dans un drame familial dont les retentissements se répercuteront tout au long de ma vie.

Comment qualifier mon enfance?

Triste, oui, contrainte et tourmentée.

Ma mère ne désirait pas d'enfant. Pourquoi, elle qui était infirmière, a-t-elle accepté de me faire naître? Je ne le saurai jamais. Sans doute est-elle responsable du sentiment inconfortable que j'ai éprouvé toute mon enfance: « je suis de trop ».

Des témoins m'ont raconté qu'elle m'avait passablement bousculée quand j'étais bébé. D'ailleurs les photos de l'époque me renvoient l'image d'un petit être crispé et souvent au bord des larmes. Donc, à dix-huit mois, elle m'a larguée. C'est chez sa demi-sœur Maria qui ne l'aimait guère, que j'ai atterri, dans un petit village du Nord. Je n'ai marché qu'à partir de ce moment-là. Jeune pousse fragile exilée dans un climat glacial, je ne pouvais que m'étioler, me rabougrir, m'envelopper d'épines.

Cette Maria, plutôt bigote, avait exigé de mes parents que je sois baptisée et elle était devenue ma marraine. Elle et son mari avaient plus de cinquante ans lorsqu'ils m'ont accueillie. Ils n'avaient pas d'enfants. En avaient-ils eus? Étaient-ils morts? Mystère! Toutes les questions que je pouvais poser concernant la famille étaient taboues. Et ne recevaient que des réponses péremptoires: « ça ne te regarde pas! Tu le sauras quand tu seras grande! Tu demanderas à qui de droit. »

Qui pouvait bien être ce Monsieur Qui de droit? En vain, je me creusais la cervelle. J'étais condamnée au silence à perpétuité. À commencer par les veillées autour du

grand poêle flamand. Pas un mot de toute la soirée! Quand, par extraordinaire, nous nous réunissions chez ma grand-mère maternelle, c'était pire. Avec elle habitaient son mari, son plus jeune fils, sa belle-fille et mon petit cousin Auguste. Ce dernier, pour meubler ce silence pesant, inventait des mimiques espiègles. Nous attrapions des fous rires qui attiraient sur nous regards réprobateurs et réprimandes. « Arrêtez de faire les imbéciles! »

Chez ma marraine la discipline était de fer. N'avait-elle pas inventé de faire fabriquer par le bourrelier un martinet bien costaud, sous prétexte que ceux qu'on vendait dans le commerce étaient trop légers. C'était du luxe ou du vice?

Mon cousin André, mon aîné de quelques années, avait des parents plus accommodants. Il avait résolu le problème des châtimets corporels en jetant le martinet (du commerce) dans les cabinets. À l'époque, le siège de cet édicule en bois, situé dans le jardin, était constitué de plusieurs planches avec un grand trou circulaire. Il avait avalé l'objet honni, sans réticence aucune.

J'avais eu très envie d'en faire autant, mais je n'ai pas osé par crainte d'une punition encore plus exemplaire.

Pour l'avoir à portée de la main, cet instrument de torture était accroché au portemanteau dans le couloir, juste au-dessus du pot de chambre sur lequel j'étais condamnée à siéger pendant des heures, chaque soir dans le noir, faute d'ampoule électrique à cet endroit. Et malgré la quantité impressionnante de laxatifs qu'on me faisait ingurgiter chaque jour, je restais constipée. Preuve évidente de ma mauvaise volonté!

Donc, le martinet intervenait souvent pour corriger mes mauvais instincts. Par exemple, si je m'attardais en allant faire les commissions, si je répondais lorsqu'on me faisait un reproche ou si je n'obéissais pas immédiatement à un ordre donné.

« Tu n'es qu'une désobéissante! Un mauvais sujet! »
Reproche récurrent. Et tandis qu'elle me frappait, des pensées de vengeance me traversaient: « Oh! si elle pouvait se faire très mal! »

Ce que je redoutais le plus c'était lorsque, certains soirs d'hiver, non contente de m'administrer une « bonne » correction, elle ouvrait la porte sur la nuit et, faisant mine de me pousser dehors, elle criait: « Je vais te donner aux Romanichels! » Alors je hurlais de terreur parce que je prenais la menace très au sérieux. J'avais tellement l'impression d'être de trop dans ma famille, que je croyais réellement qu'elle voulait se débarrasser de moi. De plus, les livres de la Semaine de Suzette que je dévorais avidement, étaient pleins d'enlèvements d'enfants. Quelle angoisse! Et puis, j'avais déjà été abandonnée une fois! Ça suffisait!

Enfin, pour parfaire la punition, on m'envoyait au coin, le nez au mur et à genoux. J'y restais jusqu'à ce que je consente à demander pardon.

Assez inventive, mes initiatives rencontraient rarement l'approbation des adultes. Par exemple, j'avais à maintes reprises exprimé le désir d'une balançoire dans le jardin. Deux cordes et une planchette, quoi de plus simple! De guerre lasse, je me débrouille seule. J'avise les fils de fer d'étendage dans la cour. Je m'y suspends jusqu'à ce que, progressivement, l'un d'eux arrive à ma hauteur et que je puisse m'y asseoir. Fière de moi, je savoure ma victoire. Pas longtemps, hélas! et mes fesses ont encore payé le prix fort!

Petite bonne femme au caractère affirmé. Pas du tout mouton. D'ailleurs, en Corse, on serait plutôt mouflon, fier et sauvage.

Déjà coquette à cinq ans malgré la grisaille ambiante. Lors de vacances passées à Paris, ma tante m'avait offert des guêtres blanches tout à fait dans le vent. Ravie, je trou-

vais absolument craquante la ribambelle de petits boutons ronds qui grimpaient de chaque côté de mes jambes. De retour dans le Nord, j'exhibai fièrement mon cadeau devant ma marraine. « Oh! mais c'est bien trop salissant! Je vais les teindre en bleu marine. » Dépitée, quelques jours plus tard, devant la glace, je ne pus que constater « J'ai tout à fait l'air d'un enfant de troupe! Comme le cousin Albert! »

L'achat des chaussures constituait un autre genre de supplice. Souvent, nous prenions le tram jusqu'en Belgique: « Là-bas, elles sont moins chères. » D'instinct, les modèles un peu seyants m'attiraient. « Non! non! on va prendre des chaussures de garçon. Elles dureront plus longtemps! » Et, rageuse, je subissais ces grosses godasses qui, en effet, dureraient... dureraient...

Le premier souvenir précis de ma petite enfance concerne mon père. Je le revois accroupi à côté de moi, tenant une planchette inclinée jusqu'à terre, tandis qu'un grenadier rutilant la descendait au pas cadencé. Et moi, médusée, « Comment fait-il pour marcher tout seul? » J'avais dix-huit mois.

Le second se rapporte à ma mère. Je devais être en « visite » chez elle à Paris, accompagnée de ma marraine. Sans doute avais-je commis une sottise, si bien que ma mère en colère m'avait jetée « au cachot », un cagibi tout noir, avec cette menace: « Les rats vont te manger! ». À force de cris et de coups de pied dans la porte, on a fini par m'en sortir, humiliée et pleine de ressentiment.

Le troisième, c'est le drame. La scène se passe chez ma marraine avec la famille au grand complet du côté maternel. Ma mère est arrivée. Elle m'a prise sur ses genoux. J'en étais toute chavirée. Puis des cris ont fusé de tous les côtés. Des invectives, sans doute. Et pour terminer, on l'a jetée dehors. Elle était venue annoncer son divorce. J'avais tout juste quatre ans. Comme elle avait quitté le domicile

conjugal, je fus confiée à la garde de mon père. Mais je restai dans le Nord.

Ensuite, plus de nouvelles. À part quelques rares lettres auxquelles on m'obligeait à répondre. Je me lamentais: « Je n'ai rien à lui dire! » Et sous la pression, j'écrivais trois banalités pour me débarrasser. Je lui en voulais terriblement. À cause d'elle, je n'étais pas une petite fille comme les autres. Toutes mes copines avaient une maman, pas moi.

Un de ses propos qui m'a été rapporté, n'a fait qu'attiser ma haine. Une de ses amies lui avait fait remarquer: « Votre petite fille doit vous manquer. » À quoi elle avait répondu: « Oh! je pourrais toujours en fabriquer une autre si j'en ai envie! » Cette blessure sera très lente à se cicatrifier.

Enfin est arrivé le jour d'aller à l'école. J'avais appris à lire à la maison dans un album de Bécassine qui avait fait mes délices. J'entrai donc directement en cours élémentaire, à l'école publique. Mes débuts furent pittoresques. La maîtresse avait rempli à ras bord les petits encriers en porcelaine blanche incrustés dans les pupitres. D'un naturel curieux, je me penchai au-dessus de mon encrier et, surprise, mon image miniature m'apparaît. Quelle idée saugrenue m'a traversé la tête? Je soufflai de toutes mes forces, provoquant une constellation violette sur mon visage, mes mains, et la page blanche de mon cahier du jour. Fou rire de ma voisine. Regard courroucé de la maîtresse. « Pour ta punition, tu feras le tour de la cour à la récréation, avec ton cahier attaché dans le dos. » Sentiment d'injustice: Je ne l'ai pas fait exprès! C'était juste pour voir!

Je devais être une élève très remuante, n'hésitant pas à me lever pendant la classe, pour rendre visite à mes copines. Pour m'assagir, l'institutrice avait trouvé un moyen radical. Elle m'attachait à mon banc avec une gros-

se ficelle. Seulement, au lieu de me libérer pour la sortie de onze heures trente, elle partait faire sa cuisine, et revenait quand elle avait fini. C'est alors que l'angoisse me prenait. Je savais qu'une réception mouvementée m'attendait à la maison, et une seconde punition.

Par bonheur, un jour, c'est une jeune stagiaire, très gentille, qui prend notre classe en mains. Sans doute ma vivacité lui avait-elle plu! Si bien qu'un jour, je l'entends déclarer « Cette petite Dominique, c'est mon béguin! » C'était sans doute flatteur, mais ce mot m'était totalement inconnu. Rentrée à la maison, je m'empresse de rapporter le propos de la maîtresse et d'interroger « Qu'est-ce que c'est un béguin? » La réponse m'atteint en plein cœur.

- C'est un bonnet de bébé.

- Ce n'est pas possible! Ce n'est pas ce qu'a voulu dire la maîtresse!

- Tu n'as qu'à regarder dans le dictionnaire!

- Et ce traître de Larousse de me fournir la même définition avec un croquis à l'appui! N'empêche! J'ai gardé l'amère conviction qu'on me cachait encore quelque chose.

C'EST ALORS QUE ma vie scolaire fut profondément perturbée. Des religieuses enseignantes originaires de Lille sont venues s'installer au village pour y ouvrir une école privée. Aussitôt, ma très pieuse marraine s'est empressée de m'y faire inscrire. Ah! les chamelles! Elles m'en ont fait baver!

La plus grande, sœur Ursule, directrice, avait les yeux jaunes et un visage sévère et réfrigérant. La seconde, sœur Lucas, courtaude, rustique, et moustachue, était encore plus rébarbative.

La méthode d'éducation de sœur Ursule: une sévérité tatillonne, et une inquisition permanente.

Nous voilà donc toutes nanties d'un carnet de correspondance à faire signer par les parents, chaque semaine. Outre les notes obtenues en devoirs et leçons, ce carnet contenait également des notes d'appréciation morale:

- Ponctualité
- Politesse
- Propreté
- Tenue des cahiers
- Obéissance
- Application
- Silence

Pour un total de 70 points. Or j'obtenais rarement le maximum. Et chaque samedi, c'était la bagarre à la maison avec punition à la clé. Et pas n'importe laquelle.

Dans ce petit village rural qui vivait au rythme des vaches ruminant dans les pâtures, une merveilleuse nouvelle s'était propagée. Il était question de projeter, le dimanche suivant, à la salle des fêtes, un film du « cinéma parlant ». Il s'agissait, bien sûr, d'une comédie pour « tous publics ». Évidemment, il ne pouvait être question de ces histoires sentimentales, où on s'embrasse sur la bouche! Shocking!

N'empêche que tous les jeunes avaient accueilli ce projet avec enthousiasme. Ce serait notre première rencontre

avec le Septième Art. L'enjeu était de taille, et nous en étions conscients. Enfin, la modernité arrivait jusqu'à nous. Une séance de cinéma, c'était inespéré. Nous allions nous sentir « à la page »! Pour une fois, nous allions échapper à l'incontournable partie de croquet, dans la cour de l'école privée. Mes copines et moi étions toutes émoustillées. Et nous attendions le dimanche avec une joyeuse impatience.

La veille, remise des carnets de correspondance. Ma note de conduite: 67 sur 70. « Zut! Qu'est ce que j'ai encore fait de travers? » La directrice avait de nouveau sévi. Je redoutais la réception qui me serait faite à la maison. Il fallait pourtant le montrer, ce carnet!

« Ah! tu as encore fait ta mauvaise tête! Pour ta punition, tu seras privée de cinéma! » Douche glacée! Malgré mes protestations, les adultes restèrent inflexibles. La sentence serait exécutée.

Triste dimanche! Après la messe, j'assistai avec envie au frémissement de mes copines, en vue des réjouissances. Aucune d'elles n'avait été punie! Au repas de midi, j'essayai, une nouvelle fois, d'attendrir mes geôliers. En vain!

Seule, je me morfondais, sous le ciel gris, en cette morne après-midi. J'imaginai mes copines piaffant dans la salle, avant le début du spectacle. Et l'excitation de tous, petits et grands, en ce moment unique, dont j'étais exclue. Prise d'un irrésistible besoin de me défouler, j'attrape mon ballon, et je sors dans le jardin. Je me dirige vers le poulailler, vaste cage entièrement grillagée. Les poules rousses picorent, grattent la terre, se promènent... Leur calme m'exaspère. De toutes mes forces, je lance le ballon contre le grillage, et je procède à un bombardement en règle.

Aussitôt, c'est l'émeute caquetante chez les gallinacés. Affolées, les poules courent dans tous les sens, avec des cris d'effroi. Seul, le coq, jabot avantageux, collerette en

bataille, l'œil courroucé, fait front, avec une mâle assurance. Fatiguée, j'arrête le massacre, satisfaite d'avoir crié ma révolte et ma frustration, par volailles interposées. Voilà comment une répression aveugle peut fabriquer de jeunes délinquants. Quant à ma rancœur contre la directrice, elle était désormais solidement enracinée.

Sœur Ursule avait décrété qu'on devait baisser les yeux quand elle nous regardait. Comme je n'éprouvais aucune sympathie pour elle, je la fixais ostensiblement, jusqu'à ce qu'elle se fâche et me taxe d'insolence, avec une note catastrophique en politesse.

Un jour, au moment de la sortie, il lui prend fantaisie de se planter devant son bureau et de nous obliger à passer devant elle, en disant « Pardon ». Déjà bien beau que je demande pardon quand j'ai fait une bêtise, mais pas question quand je n'ai rien fait, pensai-je. J'essayai donc de me glisser derrière elle. Mais l'intervalle entre elle et son bureau était trop étroit. Je ne pouvais passer sans la toucher. Furieuse, elle m'attrapa par le bras, m'obligea à passer devant elle et avec des excuses en plus.

Pour une raison ou pour une autre, elle nous privait souvent de récréation, nous laissant seules à travailler dans la classe. Une fois où nous étions tout un groupe à être punies, je dis à mes copines :

« Nous, on n'a pas le droit de manger des bonbons en classe. Mais la sœur, elle n'arrête pas d'en sucer. Ce n'est pas juste! »

- Tu n'es pas chiche d'aller chercher ses bonbons, me dit une copine.

- Chiche!

Et sans attendre, je bondis sur l'estrade. J'ouvre le premier tiroir du bureau, et en retire la petite boîte ronde des pommes de pin. Et j'enlève le couvercle. Tout le monde s'attroupe autour de moi. Mais voilà qu'une imbécile donne une secousse sous ma main. Tous les bonbons sau-

tent par terre, sur un parquet gluant de boue. Précipitamment, je ramasse les bonbons noircis dans la boîte, la referme, et la remets à sa place. Je n'en menais pas large.

Aussi, lorsque la sœur a voulu se servir, ses yeux jaunes ont lancé des éclairs. « Qui a fait ça ? » Placée au premier rang, j'ai dû rougir jusqu'au bout des oreilles et me désigner malgré moi. Sanction immédiate : « Vous êtes renvoyée ! » Quel drame à la maison ! Après quelques jours de congé disciplinaire, ma marraine est allée supplier qu'on me reprenne. Elle m'a traînée chez la directrice où j'ai dû demander pardon à genoux (encore !) avec gifles à l'appui pour faire bonne mesure. Après quoi, la brebis galeuse a pu réintégrer le bercail.

Persuadée d'être une mauvaise graine, je sentais peser un peu plus sur moi l'opprobre d'être non seulement la fille d'une divorcée (la seule dans l'école), mais encore l'enfant du péché. Pensez donc ! J'avais été conçue hors mariage, et on avait « régularisé la situation » vers le huitième mois. Ouf ! L'honneur était sauf, enfin, presque ! Parce que chez ces gens-là, on n'oublie pas. On juge ! « Leurs pères ont mangé du verjus, et les dents des enfants en ont été agacées. » (Isaïe)

D'autorité, le curé m'avait enrôlée dans la Croisade eucharistique, mouvement de piété pour les enfants. Côté ludique, cela me valait de défiler dans les rues, à la procession de la Fête-Dieu, déguisée en croisé. Côté sérieux, un engagement à des efforts sur le plan spirituel. Normal ! Par contre, ce qui me répugnait, c'était la comptabilité sordide des messes, communions, prières, sacrifices, et je ne sais quoi encore, à totaliser chaque semaine, sur une petite feuille imprimée de couleur. Pour être honnête, mes performances étaient assez piètres. Le pire, c'est qu'il fallait remettre, chaque samedi, cette fameuse feuille, à sœur

Ursule. Sans doute s'en inspirait-elle pour l'appréciation morale sur notre carnet de notes.

Cette école devait comporter un appendice de cours complémentaire. Nous étions donc amenées à côtoyer les « grandes ». L'une d'elles, Monique, avait éveillé ma sympathie. Chaque soir, nous faisons route ensemble jusqu'à la route nationale où j'habitais, et où elle reprenait son tram pour Blanc Misseron, situé à quelques dizaines de kilomètres. Dans le tram, elle retrouvait une bande de collégiens, ses copains. L'un d'eux, m'avait, paraît-il, remarquée, et désirait me rencontrer. Il me le fait savoir par un billet qu'elle me transmet. Enchantée, je décide de lui répondre le jour même. Mais comment m'y prendre, placée au premier rang, sous la surveillance directe de la sœur? Une idée surgit. Je mets en évidence le bulletin de la Croisade eucharistique, et je fais mine de le remplir, tandis que je rédige: « Mon cher Armille, ton petit mot m'a fait énormément plaisir et... » Le rapace fond brutalement sur sa proie. Les yeux jaunes avaient repéré mon manège! Grand scandale et nouveau renvoi.

Cet autoritarisme absolu et le manque total de communication en famille m'ont beaucoup fait souffrir. Seuls rayons de joie en cette triste période: les rares visites de mon père et les montagnes de livres qu'il m'apportait.

Et mon éducation religieuse dans tout cela? Confiée aux sœurs, bien sûr, et au curé, autre trublion!

À l'école, on ne commençait jamais la classe sans avoir récité la prière toutes ensemble. En plus de la messe du dimanche et des vêpres obligatoires, et sévèrement contrôlés, nous devions assister, à jeun, à une messe matinale (7 heures), une fois par semaine. Et comme on ne pouvait pas communier sans être confessée, il fallait aussi passer au placard. Le supplice! Question rituelle du curé: « Est-ce que tu fréquentes un garçon? Est-ce qu'il t'a touchée? » La première fois, je fus surprise par cette inquisi-

tion. Je rassemblai mes souvenirs. C'est vrai que je me suis promenée, main dans la main, avec mon petit copain Ovide, dans la ruelle, le long des jardins. Et même, à la ducasse, il m'a offert un tour de manège, dans la chenille. Dans le noir, il m'a embrassée sur la joue. Pour sûr, il m'a touchée! Mais je ne peux tout de même pas avouer ça au curé! Et dans un souffle, je lui ai répondu: « Non! ». C'est avec la conscience barbouillée que je suis sortie de l'église.

Et ce bon pasteur, chaque fois qu'il me rencontrait dans la rue, ne manquait jamais de renforcer mon sentiment de culpabilité: « Tes parents sont divorcés. Ils sont en état de péché mortel. Donc, ils iront en Enfer tous les deux. ». Ces affirmations répétées me plongeaient dans l'angoisse. Je me revois, gamine, marchant dans une ruelle aux murs de briques noircis, parlant tout haut, tant j'étais troublée, et me répétant: « Mais qu'est ce que je peux faire? Comment les empêcher d'aller en Enfer? ».

C'est sur la terreur qu'était basée notre relation à Dieu, ce juge impitoyable qui nous épiait. « Le Bon Dieu te voit et il te punira. » Ainsi, Il enregistrait toutes nos fautes dans son grand livre. Il les ressortirait au Jugement Dernier, devant tout le monde, avant de nous envoyer rôtir en Enfer.

Les séances de catéchisme avaient lieu le jeudi matin à l'église. Les élèves de l'École dite Libre, petit troupeau d'élite, étaient placées devant. Celles de la Laïque, reléguées derrière. Même scénario pour la Communion solennelle. On n'en était pas à une discrimination près. « Ce sera le plus beau jour de votre vie », nous avait-on prédit. En attendant, la famille se livrait au chantage de l'indignité, au moindre manquement. « Comment? Tu n'obéis pas? C'est comme ça que tu te prépares à ta Communion? »

Quant au jour J, le 30 mai, il fut d'une tristesse indicible. D'abord, je ne ressentis rien de spécial après avoir reçu l'hostie. Première déception. Ensuite, l'atmosphère

familiale, des plus tendues, me révéla une contradiction que je ne réussis pas alors à analyser. Mon père, invité pour la circonstance, était, par conviction, foncièrement opposé à ce genre de manifestation religieuse. Il la subissait sans rien dire, mais je le sentais tellement contrarié sans savoir pourquoi. Le malaise était général. Le repas fut austère et glacial. Petite consolation : les cadeaux reçus pour la circonstance. Ma marraine m'offrait une chaîne en or avec sa médaille et mon père, une bicyclette.

De plus, les sœurs veillaient jalousement sur notre conduite. C'est ainsi, qu'un matin, avant la classe, je m'approche de Monique pour lui dire bonjour. Bouleversée, je la vois qui pleurait. Moi qui ne recevais jamais de parole ou de geste affectueux, je me révèle incapable d'en donner à mon tour. Je suis malheureuse, mais impuissante à le manifester. Et Monique continue à pleurer silencieusement. Honteuse de mon inertie, je rassemble tout mon courage, et me hissant sur la pointe des pieds, je dépose timidement un baiser sur sa joue. Soudain, je me sens violemment rejetée en arrière. Quitte à m'arracher le bras, la sœur moustachue, dans une vertueuse indignation, me crie : « Vous n'avez pas honte ! Une telle sensualité pendant le Carême ! » Je reste pétrifiée devant ce gros mot : la sensualité. C'est encore un de mes mauvais instincts ?